

Marie-Hélène BESNAULT, « Le hasard, la providence et le “bain du Diable” : Robert Burton et la mélancolie religieuse », p. 1-16.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence ^{xiv^e-xvii^e siècles}

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance,

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET,
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

03 avril 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Marie-Hélène Besnault

CESR - Université François-Rabelais, Tours

Le hasard, la providence et le « bain du diable » : Robert Burton et la mélancolie religieuse

Le hasard et la providence ne sont clairement mis en opposition qu'une fois dans les deux premiers volumes de l'*Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton qui connut un énorme succès de librairie dès sa première édition en 1621, sous le règne du premier Stuart, Jacques 1^{er} d'Angleterre. Il s'agit de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. J'ai cependant choisi d'aborder la place que hasard et providence tiennent et qu'ils disputent au diable, dans un contexte apparemment très différent, à savoir la mélancolie religieuse. Cette mélancolie fait l'objet de la toute dernière partie d'une œuvre qui ne cessa de s'allonger au cours des cinq rééditions auxquelles travailla son auteur jusqu'à sa mort en 1640, à la veille d'une crise politique et religieuse sans précédent en Angleterre qui allait coûter la vie à Charles 1^{er}. C'est pour Burton l'une des formes les plus répandues et les plus graves de la maladie qu'il anatomise, celle peut-être qui requiert le plus l'attention du « théologien par profession, médecin par inclination » (I, 23)¹ qu'il se targue d'être. Avec l'ambition d'extraire d'un déluge de citations une évaluation un peu affinée du jugement de Robert Burton sur les véritables causes de la mélancolie religieuse, je chercherai ce qui est de nature à éclairer le débat, non seulement dans les pages qui lui sont explicitement consacrées, mais dans la première partie de l'*Anatomie* qui met en place les acteurs du drame, en particulier la « Digression sur la nature des esprits, mauvais anges ou diables et la façon dont

1. Toutes les citations sont tirées de *The Anatomy of Melancholy* et renvoient à l'édition Clarendon en trois volumes, par Nicolas K. Kiessling, Thomas C. Faulkner et Rhonda L. Blair, avec une introduction de J.B. Bamforth, Oxford, Oxford University Press, 1994. Elle est fondée sur une collation complète des six éditions auxquelles a travaillé Robert Burton. Dans mon texte, le premier chiffre correspond au volume, le second à la page. Les traductions sont personnelles mais s'inspirent occasionnellement de celle de Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux dans l'édition française publiée chez José Corti, Paris, 2000. J'ai volontairement élagué nombre de citations en latin qui me paraissent obscurcir la voix de Burton.

ils causent la mélancolie » que s'est aventuré à nous offrir Burton, tout en nous prévenant que « c'est là question obscure, pleine de controverses et d'ambiguïté, hors d'atteinte des capacités humaines » (I, 174). Comment un pasteur anglican peut-il réconcilier la prédestination, l'un des articles de la foi anglicane (XVII), et la lutte contre le péché de désespoir auquel mène souvent cette théorie selon sa propre expérience ? Le hasard a-t-il son rôle à jouer ? Le tempérament et les astres sont-ils déterminants, lorsque la médecine officielle, malgré la découverte de Harvey en 1616 qui la révolutionnera, s'accroche pour quelques décennies encore à la puissante tradition humorale héritée d'Hippocrate et de Galien, et qu'astronomie et astrologie lui sont toujours solidement arrimées ? Dieu et la providence peuvent-ils rester prédominants alors que gagnent du terrain, d'une part le scepticisme, d'autre part les controverses religieuses, les sectes, le fanatisme et la chasse aux sorcières, en particulier sous Jaques 1^{er}, qui a été aussi roi d'une Écosse très calviniste et auteur d'une *Démonologie*, ou sous Charles, époux d'une princesse catholique française ? Les diables qui font de la mélancolie leur « bain » sont-ils les exécuteurs de Dieu et donc de la providence ? Le mal est-il inéluctable ? Autant de questions que se pose et nous pose Robert Burton.

Dans sa « Digression sur l'air », l'auteur nous dit, parlant de Laet :

Je partage son avis, Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique par hasard, c'est sous la conduite de Dieu, à ce moment précis, qu'il a découvert ce continent ; cette découverte était contingente pour lui mais nécessaire pour Dieu.

En 1638, il ajoute une citation de l'historien Daniel :

Dieu, dans sa providence, et pour mettre un frein à nos recherches présomptueuses, enveloppe toutes choses d'incertitudes, nous interdit l'accès aux voix anciennes de l'antiquité et limite le champ de nos investigations à quelques époques seulement. (II, 57-58)

Même s'il ne peut comprendre son fonctionnement, le rôle de la providence est chose certaine pour le pasteur anglican. La nier c'est nier Dieu, sa beauté et sa toute-puissance. Bien qu'ayant passé la plus grande partie de sa vie à « écrire sur la mélancolie pour travailler à soulager sa propre mélancolie » (I, 6) en puisant abondamment dans les richesses de la Bodléienne et de sa propre bibliothèque à Oxford, menant une vie « silencieuse, sédentaire, solitaire et privée » (I, 3), Burton admet de plus en plus volontiers qu'il y a bien des vérités que Dieu ne choisit pas de révéler à l'homme déchu, ou qu'il révélera seulement en temps opportun.

Le hasard (en anglais « chance ») ou la Fortune (« Fortuna » ou « fortune »), sont, en principe, laissés aux mécréants, ou aux Anciens. Cependant, à propos de

la mélancolie religieuse, dont il fait, innovant en cela, une des formes de la mélancolie amoureuse, Robert Burton, parlant des grands philosophes, des déistes et des athées — il se méfie de tous les « ismes » et aurait probablement récusé l'« hédonisme » et même le « calvinisme » que Gisèle Venet lui attribue² — les accuse de reconnaître « le rôle de la nature et du hasard mais pas celui de Dieu ; bien qu'en fait ils acceptent les deux car, selon la définition de Scaliger, la nature est équivalente au pouvoir ordinaire de Dieu ou encore, comme l'écrit Calvin, la nature est l'ordre de Dieu, le hasard est la volonté non révélée » (III, p. 401). Le syncrétisme de la Renaissance est ici à l'œuvre. Le ton affirmatif semble procéder de certitudes concernant providence et hasard. Tous deux sont le fait de Dieu. Ces citations mettent cependant à jour l'une des difficultés majeures pour le lecteur de *l'Anatomie*, une ambiguïté fondamentale : qui parle ? D'où parle-t-il ? Dans ce que Burton appelle lui-même un « centon laborieusement compilé à partir de divers auteurs » (I, 11), « de manière confuse car manquant de science, d'ordre, de mémoire et de jugement » (I, 4), les références aux œuvres qu'il a dévorées sont légion. Elles ne sont cependant ni complètes, ni toujours exactes et parfois égarent ceux d'entre nous qui ne connaissent pas parfaitement la Bible, la patristique, le latin, les *Adages* d'Érasme et les plus grands auteurs de l'Antiquité. La référence et le contexte manquent souvent dans ces cas. En outre, un grand nombre de ces citations sont en latin, parfois paraphrasé par un Anatomiste qui souffre d'avoir dû « prostituer [sa] muse en anglais » (I, 16) pour plaire à son éditeur. Burton écrit directement en latin lui-même quand il s'agit de ne s'adresser qu'aux lettrés et aux initiés. D'autre part, ce que dans un accès d'autodérision il appelle « cette rhapsodie de haillons que j'entasse après les avoir ramassés sur divers tas de fumier, excréments d'auteurs, fariboles et niaiseries, tout cela déversé en désordre » (I, 33), ces citations-haillons, donc, entassées pendant plus de vingt ans, s'enchaînent sans aucun souci de diachronie. Car le véritable sujet de Burton c'est l'homme dans son universalité. Et les voix anciennes ou nouvelles qui s'ajoutent n'amènent jamais l'auteur à retrancher celles qui paraissent contradictoires.

Où donc trouver la parole de Burton ? S'avance-t-il masqué par prudence ou par manque de certitude ? Quand il s'explique sur le choix du pseudonyme qu'il prend pour s'adresser au lecteur, à savoir Démocrite Junior, il avoue, après avoir fait un parallèle entre Démocrite et lui-même et expliqué pourquoi il a pris le parti du « ris » contre celui des pleurs : « peut-être aussi d'autres circonstances m'ont-elles poussé à me dissimuler sous ce masque » (I, 16). Ailleurs, il évoque « la liberté des satiristes d'autrefois » (I, 195). C'est sans doute pourquoi il les cite

2. Robert Burton, *Anatomie de la Mélancolie*, éd. et préf. de Gisèle Venet, Paris, Gallimard, 2005, p. 25, 41.

volontiers, même quand il s'agit de sujets d'une actualité brûlante. C'est pourquoi aussi dans ses « Digressions » il se donne la liberté de tout interroger, au moins par la voix des autres. Il peut déclarer dans le même temps que « c'est un autre qui l'a dit » (I, 195) et « en tant qu'auteur, je garde mon entière liberté et ne cite que ce qui sert mon propos » (I, 45). Cependant, dans la cinquième édition, celle de 1638, notre pasteur anglican dit clairement que cette liberté est bridée par « la Préface ou Déclaration des Articles de l'Église publiée en 1633, pour éviter dissensions et altercations ». S'il ne va pas plus loin dans sa discussion du libre arbitre et de la prédestination, c'est, dit-il, qu'

il nous est interdit, surtout à nous théologiens universitaires, de nous livrer à des recherches poussées (« curious »), de publier ou de prêcher, ou encore de tirer à nous en lui donnant le sens que nous choisissons l'Article de foi. (III, 439)

Ces restrictions aux controverses et publications théologiques sous Charles 1^{er} sont le fait du nouvel archevêque de Canterbury, William Laud — jamais nommé dans l'*Anatomie* — qui, au grand dam des calvinistes et des puritains qui l'accusent d'arminianisme, fait confiance au libre arbitre de l'homme et redonne à l'Église anglicane, dont il est maintenant le chef, un culte plus proche de l'apparat catholique que du dénuement protestant. Burton emprunte alors à Érasme un masque de bon citoyen obéissant aux autorités plutôt que de provoquer des séditions (III, 439), non sans s'inquiéter des dégâts causés par les controverses en dehors et au sein même de son église. Paradoxalement, chaque nouvelle édition voit grossir les citations dont on ne sait s'il y adhère qu'au détour d'un adjectif entre parenthèses (« très plausible », « justement ») ou d'une condamnation collective après coup (438) au nom, par exemple, de l'enseignement de « nombre » d'anglicans rajouté en 1628 selon lequel

cette prédestination, élection, réprobation *non ex corrupta massa, prævisa fide* comme nos Arminiens, ou *ex prævisis operibus*, comme nos papistes, *non ex præteritione*, mais par le décret absolu de Dieu *ante mundum creatum* (comme la plupart le soutiennent dans notre Église) [...] ou depuis la chute d'Adam, comme d'autres le veulent. (438)

Le remplacement de « la plupart » par « beaucoup » à partir de 1638 souligne l'aggravation des divergences. Dans le texte initial auquel s'est raccordée la précision concernant l'origine, mais pas le fonctionnement, de la prédestination, on lit : « avec *perseverantia sanctorum*, nous devons être certains de notre salut, nous pouvons tomber mais pas de façon définitive, ce que nos Arminiens ne veulent pas admettre » (III, 438). Curieuse affirmation concernant ces anticalvinistes ! La

persévérance des saints peut-elle, d'autre part, assurer notre salut alors que nous sommes prédestinés antérieurement à la Création ? Où se situe Burton ?

Il y a aussi, bien entendu, le masque du mélancolique, mais est-ce un masque ? Le mélancolique qui se pose des questions, s'abrite derrière une muraille de livres, ressasse son obsession et ses doutes et fait de la mélancolie un mal universel engageant « toute l'histoire de l'humanité et son savoir », n'est-ce pas Burton lui-même³ ?

Notre auteur a-t-il des certitudes concernant le hasard, l'influence des astres et des humeurs, le libre arbitre, le diable et la providence, tous intervenants dans la mélancolie religieuse ? Avant de les passer en revue, jetons un coup d'œil au synopsis de la partie concernant la mélancolie religieuse (III, p. XVII). On est frappé par l'aspect structuré et scientifique de la démarche qui dément le « désordre de la méthode » cité plus haut. L'Anatomiste suit ici le même plan que pour les autres parties de son grand œuvre, distinguant, en homme qui prône la modération en toutes choses, entre ce qui procède d'un excès et ce qui procède d'un manque. Dans le premier cas il s'agit surtout d'idolâtrie, de fanatisme, de superstition et de surérogation, dans le deuxième d'impiété, d'athéisme et de désespoir. Comme à son habitude, imitant en cela certains traités médicaux qui ont précédé l'*Anatomie*, Burton examine successivement, pour chacune de ces deux catégories, les causes, les symptômes, les pronostics, les remèdes. Observons cependant que contrairement à ce qui se passe pour les autres formes de mélancolie, Dieu cède la première place au diable dans l'analyse des causes, qu'il s'agisse d'excès ou de manque. Toutefois, dans une introduction générale où Burton commence par justifier le traitement de la mélancolie religieuse, bien que la causalité ne soit pas soulignée, Dieu comme cause première de cette mélancolie par la séduction qu'exercent sa beauté et celle de la nature fait l'objet d'un long développement où les Psaumes sont abondamment cités (III, 313-315).

Le hasard ne figure pas ouvertement dans le tableau synoptique. Il se cache sous les rubriques « mélancolie » dans les causes, et « prodiges » dans les symptômes. La domination qu'exerce chez un mélancolique comme Burton l'atrabile « froide, sèche, épaisse, noire et aigre » (I, 141) sur les trois autres humeurs détermine son tempérament mélancolique. La mélancolie a une analogie avec Saturne et avec la vieillesse. Comme les autres, à l'exception du sang, l'atrabile est une humeur pathologique, une dégénérescence de l'équilibre naturel ou plutôt idéal. Peut-on rectifier cette dégénérescence ? Un peu, répond Burton : il consacre une des trois parties de son *Anatomie* aux remèdes et il explore cet aspect pour chaque sorte de mélancolie religieuse. Il recommande les remèdes usuels pour purger l'atrabile et une hygiène de vie où travail, exercice, bon conseil et divertissement

3. Jackie Pigeaud, postface à la traduction française, Paris, José Corti, 2004, p. 1877.

tiennent une grande place. Il faut aussi forcer sa raison à prendre le dessus sur son imagination⁴. Ce qui ne va pas de soi car, selon l'auteur, depuis la Chute, la volonté de l'homme est corrompue et celle du mélancolique encore plus que celle des autres. La mélancolie religieuse est une maladie de l'âme autant que du corps. Burton est persuadé de l'importance du lien entre les deux, et surtout de la dépendance de l'âme : « les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps », « le corps agit sur l'esprit »⁵. C'est seulement lorsque l'hellébore, les conseils, etc. ne réussissent pas à guérir l'hérésie ou l'athéisme, non plus que les coercitions ou sanctions, qu'on livrera le malade à Satan (III, 394).

Est-ce le hasard de la naissance qui préside à la domination de la bile noire ? La théorie humorale à laquelle adhère pleinement Burton repose sur la physique cosmique d'Aristote. Peut-on échapper à une humeur mélancolique dont la prééminence dépend des positions respectives occupées par les planètes — les sept planètes mobiles connues à l'époque — à l'heure de sa conception ou de sa naissance ? En l'occurrence, c'est Saturne, planète liée à la mélancolie, qui est « seigneur de [la] nativité » (I, 4) de Burton. Mauvais hasard ? Comme souvent, sa réponse est ambiguë. Dans le chapitre intitulé « Les Astres comme cause. Signes [...] » on peut extraire d'une série de citations contradictoires :

Si vous voulez connaître mon opinion, je vous répondrai [...] que les astres entraînent une inclination mais qu'ils n'obligent à rien, ils ne produisent aucune nécessité [...] et leurs propositions sont si peu coercitives qu'un sage peut leur résister [...] ils nous dirigent, mais sont dirigés par Dieu. (I, 199)

C'est la position orthodoxe, mais on ne peut s'empêcher de penser que Burton croit à un fatalisme astral — il en parle même avec un certain pessimisme dans son chapitre sur les remèdes à la mélancolie religieuse — et partage les avis de Paracelse et des médecins galénistes, selon qui « un bon médecin doit connaître l'horoscope et le thème astral de la partie du corps affectée » (I, 200) et « l'influence des astres est d'une grande importance dans la maladie dont nous traitons » (I, 201). De plus, sa réputation d'astrologue est si bien établie qu'après sa mort, selon ses premiers biographes, les étudiants d'Oxford firent courir le bruit qu'il s'était suicidé pour que la date de son décès coïncide avec celle prévue par l'horoscope qu'il s'était lui-même établi. Il défend ces sciences que d'aucuns appellent erreurs mais que lui-même juge doctes et dignes d'être étudiées :

4. Voir les chapitres sur « imagination et volonté » dans la première partie de *L'Anatomie* (I, 250 *sqq.* et I, 159 *sqq.*)

5. Voir en particulier I, 622.

Bien que ces exemples soient tournés en dérision et que certains les tiennent pour absurdes et ridicules, j'ai pris la décision courageuse de les mentionner, et je ne me fonde ni sur les gitans ni sur d'autres fripons vagabonds mais sur les textes de grands philosophes, professeurs et médecins [...] capables de justifier leurs écrits et de riposter à toutes les attaques des ignorants et des chicaneurs. (I, 203)

De même peut-on juger ambiguë la place grandissante qu'accorde Burton à ceux, en particulier les anciens, qui rendus sceptiques par la mauvaise distribution des honneurs, richesses etc., et leur précarité, attribuaient presque tout au hasard. Dans la deuxième édition, il ajoute :

En ce qui concerne le hasard, c'était, nous informe aussi Salluste [...] l'hypothèse que les Romains acceptaient le plus souvent. « Ils supposaient que seule *Fortuna* donnait royaumes et empires, richesses, honneurs, hautes fonctions, et cela pour deux raisons. D'abord parce que tout vil misérable, indigne et mauvais était promu à de hautes fonctions, riche, puissant &c. D'autre part, du fait de l'incertitude ». (III, 403)

Or c'est un discours qu'il tient lui-même à propos des promotions dans l'Église établie et à l'université. Sans donner sa propre opinion, il enchaîne avec le texte de la première édition :

Quant à la nécessité, c'était l'hypothèse de Sénèque, que Dieu était astreint aux causes secondes, tellement lié par elles, par cette inexorable nécessité, qu'il ne pouvait changer un iota de ce qui fut un jour décrété. [...] Dieu l'a dit une fois, cela doit rester valable à jamais ; ni prières, ni menaces, ni puissance, le tonnerre lui-même n'y peuvent rien changer. (III, 403)

Entre la prédestination pure et dure de certains calvinistes puritains qui sévissent en Angleterre et vont triompher de la royauté, et cette hypothèse de Sénèque, il y a beaucoup d'analogies. Avant que nous ne trouvions la marque d'une désapprobation de la part de Burton, « c'est ainsi qu'ergotent (« cavil ») les hommes pervers » (*id.*), d'autres arguments venant des dits « ergoteurs » sont ajoutés dans les troisième et quatrième éditions. De fait, ses faibles réfutations sont aussitôt comme noyées par une avalanche de mises en question du bien, de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la vraie religion, etc. Burton choisit-il un détour pour indiquer ses doutes, sa non-croyance à la prédestination ? Pense-t-il que ces « perversités » religieuses se dénoncent d'elles-mêmes ? Enfin, qu'en est-il de notre libre arbitre ? Curieusement, de son auteur favori, Érasme, la seule œuvre qu'il ne cite jamais est l'*Essai sur le libre arbitre*. C'est dans son propre chapitre sur la volonté (I, 159-161) que l'on trouve la réponse la plus claire tirée de Melancthon :

La liberté appartient à l'essence de [...] notre volonté ; [...] à présent fort dépravée, souillée, ayant perdu sa perfection première, elle reste cependant libre d'accomplir certaines actions. [...] Autrement vaines seraient les exhortations [...] et Dieu serait le créateur du péché. (I, 160)

Tout se passe comme si Robert Burton, le mélancolique anatomiste, se complaisait à évoquer l'étendue du désastre préparant ainsi, alors même qu'il croit lutter contre lui, le lit ou plutôt le « bain du diable » ; ce diable qui, selon lui, en est la cause première, le sournois et jubilant instigateur :

Le *primum mobile* donc et premier moteur de toute superstition est le Diable ce grand ennemi de l'humanité, l'agent principal qui sous mille formes différentes, de diverses façons, à l'aide de diverses machinations, illusions, et sous de multiples noms, a trompé les habitants de la terre, en divers endroits et pays, se réjouissant de leur chute. (III, 344)

C'est au diable qu'il faut, selon Burton, attribuer les prodiges, météores, faux miracles, phénomènes contre-nature, tous les excès et les manquements religieux. Le diable hait toute l'humanité, mais ses victimes favorites sont les plus faibles et les plus crédules, vieilles femmes et enfants, « gens un peu simples, peureux, ignorants, solitaires, mélancoliques [...] » qui suivent aveuglément les prescriptions afin d'être des « pseudomartyrs, avec la certitude entière et l'espoir d'une récompense dans l'autre monde qu'ils vont assurément mériter, gagner le ciel, être canonisés Saints » (III, 359). La généralité de cette attaque ironique a l'avantage de la rendre encore d'actualité. La superstition est manigancée et magistralement orchestrée par le diable et ses suppôts, au premier rang desquels figurent les prêtres avides de gain, « si justement » condamnés par Luther, qui profitent de cette crédulité. Il est à noter que ces prêtres ne se trouvaient pas dans le premier synopsis, où les hommes politiques venaient en tête de liste.

Dans ce domaine de la superstition, ce sont évidemment les papistes qui sont les plus fautifs. Là encore, les diverses éditions viennent aggraver les vitupérations antipapistes déjà fort nombreuses dans la première, réactivées par la suspicion de complots catholiques. Le souvenir de la Conspiration des poudres est encore présent lorsque certaines pratiques catholiques sont remises en vigueur sous Charles 1^{er}, suscitant l'ire des anglicans de tendance calviniste. Burton reprend toute une série de lieux communs antipapistes :

Pour asseoir leur autorité, par confession auriculaire, satisfaction sacramentelle [...] excommunication &c. bulles rugissantes, ce grand Prêtre de Rome, secouant sa tête de Gorgone, a tant terrifié l'âme de maint pauvre sot [...] et continue à le faire en maintenant certains dans une servitude et un esclavage bien pire que ceux subis aux

mains des tyrans espagnols par leurs pauvres nègres ou des Turcs par leurs galériens. (III, 353)

faisant d'une pierre deux coups avec cette dernière comparaison. L'action du diable, dont les pratiques sont en nombre infini (III, 358 *sq.*) s'exerce aussi du côté du désespoir, un sujet pour lequel Burton a du mal à garder le masque de Démocrite. Déjà, pour les symptômes généraux de la mélancolie religieuse, il s'était demandé :

[...] rirai-je avec Démocrite, ou pleurerai-je avec Héraclite ? D'un côté, ils sont si ridicules et absurdes, de l'autre si pitoyables et tragiques ; une scène hétéroclite s'offre à nos yeux, si pleine d'erreurs, avec une variété si incongrue d'objets, que je ne sais dans quel mode la représenter. (III, 364)

Ces symptômes sont d'autant plus pitoyables aux yeux de Burton que sur cette scène s'agitent aussi des membres de l'Église établie. Une page entière illustre la position inconfortable des anglicans modérés entre les catholiques auxquels ils reprochent surtout les excès superstitieux et mercantiles, ainsi que la soumission à un pape irrégulier, et les dérivés protestantes aux deux extrêmes, arminianisme, anabaptisme, brownisme, unitarianisme et bien entendu puritanisme :

Pendant ce temps, la véritable Église, comme du vin mêlé d'eau, resta pour ainsi dire cachée et obscure, jusqu'à l'époque de Luther, qui est venu soudain la déféquer et, tel un autre soleil, chasser ces brumes épaisses de la superstition pour la restaurer dans la pureté de l'Église primitive. [...] Mais voyez le diable qui ne souffrira jamais que l'Église soit sereine et en repos. [...] Nous avons, à l'autre extrême, jusque dans notre sein, une folle compagnie d'écervelés Précisiens⁶, schismatiques et même des hérétiques [...] qui par zèle excessif, pour s'opposer à l'Antéchrist, aux traditions humaines, à ces rites et superstitions romaines, veulent quasiment tout démolir, n'acceptent ni cérémonies, ni jours de jeûne, ni crucifix lors du baptême, ni agenouillement pendant la communion, ni musique sacrée. [...] Non, pas même les diplômes ne sont tolérés par certains, ni les universités, ni le savoir tout entier (c'est *cloaca diaboli*) ; ni [...] les vêtements sacerdotaux, les calottes ou les surplis, toutes choses indifférentes en soi et destinées seulement à l'ornement, la décence ou la différence. [...] Ils n'acceptent aucune fête, aucun divertissement honnête, pas d'églises, pas de cloches. [...] Pas d'interprétation des Écritures, pas de commentaires des Pères de l'Église, pas de conciles sinon ceux que leur dicte leur esprit dérangé. [...] Certains comme Vorst et

6. C'est ainsi qu'on nomme les Puritains à cette époque, comme on peut le voir dans le théâtre de Marlowe, Shakespeare et Ben Jonson.

Sozzini mettent en doute Dieu et ses attributs, d'autres, comme les Anabaptistes, les princes ou magistrats civils et leur autorité : ils ne suivent que ce que leur dicte leur propre conscience et rien d'autre. Les Brownistes, Barrowistes, Familistes (La Famille d'amour) et toutes ces sectes. [...] (III, 386-387)

Les « paradoxes prodigieux » d'une foi « trop militante, trop présomptueuse » que récuse et ridiculise Burton nous renseignent *a contrario* sur ce à quoi il croit et la manière dont il pratique lui-même. Il croit, entre autres, à la hiérarchie épiscopale, à la Trinité, à la *via media* prônée par Élisabeth, aux bienfaits de la culture et du divertissement. Dans sa paroisse il donne la communion sous forme d'hostie et porte le surplis.

Cependant, c'est le désespoir qui le préoccupe au premier chef. Au fil des diverses éditions, la représentation que fait l'Anatomiste des symptômes du désespoir est de plus en plus poignante. Entre deux éditions, la première et la seconde, on passe des symptômes

[...] du désespoir [qui] sont les plus violents, les plus tragiques, les plus graves, bien au delà de tous les autres, exprimables seulement par la négative puisqu'il s'agit d'une privation du bonheur, d'un mal qu'on ne peut endurer. (III, 420)

à un tableau plus complet que Burton veut aussi prégnant que celui que fait le Timanthe d'Iphigénie sur le point d'être sacrifiée (Pline l'Ancien) :

[...] imagine ce que tu peux — peur, tristesse, fureurs, affliction, douleur, épouvante, colère [...] terribles, horribles, lancinantes, irritantes, c'est bien au-delà, nulle langue ne le peut dire, nul cœur ne le peut concevoir. C'est un Épitomé de l'enfer [...], un mélange de toutes les maladies mortelles, tortures tyranniques. [...] Quelle médecine, quelle chirurgie, fortune, faveur, autorité peut soulager, rendre supportable, adoucir ou extirper une conscience troublée ? [...] Qui peut réduire au silence la voix du désespoir ? (III, 420)

Il est à noter que les remèdes au désespoir sont ajoutés dans la deuxième édition, à la demande expresse d'un frère et d'un ami de Burton. Dans cet épitomé de l'enfer, le diable joue un rôle majeur. L'examen des causes du désespoir commence avec l'affirmation suivante : « Le diable est l'agent principal et le principal pourvoyeur de ce grand mal » (III, 411). Burton trouve dans la Bible, en particulier dans les *Psaumes* et les évangiles de Pierre et Paul, à la fois les preuves de son action (le démon se tient prêt et tente de les tourmenter « cherchant qui il pourra dévorer ») et des victimes célèbres, David, Saül, Job, le Christ lui-même (*id.*). Mais comment opère ce démon ? Burton nous dit :

Son instrument ordinaire, celui par lequel il produit cet effet, est l'humeur mélancolique elle-même, qui est *Balneum Diaboli*, le bain du Diable ; et comme chez Saül, ces esprits malins entrent en nous, pour ainsi dire, et prennent possession de nous. La bile noire est un chausse-pieds, un appât pour les séduire, à tel point que nombre d'auteurs voient dans la mélancolie une cause et un symptôme ordinaire du désespoir.

La deuxième édition ajoute :

parce que ceux qui en sont affectés sont plus portés, du fait de la mauvaise disposition de leur tempérament, à se méfier, craindre, s'affliger, se tromper et amplifier tout ce qu'ils appréhendent mal ou imaginent à tort. (III, 411)

On retrouve ici l'influence des astres et des humeurs.

C'est dans cette ultime partie de l'*Anatomie* traitant du désespoir qu'abondent le plus les ajouts à partir de la troisième édition. C'est aussi dans cette partie que le diable se sert le plus des ministres anglicans, ou plutôt « précisiens » qui apparaissaient déjà dans les causes générales de la mélancolie religieuse, mais dans une proportion bien moindre que les papistes, bien que, parmi eux, une « tribu d'écervelés [se soit] mis en tête de déterminer combien de paroissiens seront sauvés, et lesquels damnés [...] » (III, 387). La prédestination et la providence ont-elles partie liée ? Calvin les associe souvent. Robert Burton cite Bernard de Clairvaux, puis saint Matthieu à propos du diable en paraissant ne pas douter de leurs affirmations : « Dieu lui permet de faire le mal quelque temps », ensuite il sera enchaîné dans les ténèbres du feu éternel, « qui avait été préparé pour le diable et pour ses anges » (I, 325). Comme il emploie peu le conditionnel, on peut croire qu'il reprend à son compte les dires de nombre d'anciens et de modernes concernant les pouvoirs et même les sentiments sadiques des esprits malins qui

prennent certainement grand plaisir à nous voir combattre, comme les hommes se plaisent aux combats de coqs, de taureaux et de chiens, d'ours &c. [...] C'est d'eux que viennent les fléaux, les disettes [...], d'eux que dépend notre bien-être ou mal-être. (I, 326)

On est d'autant plus porté à estimer qu'il est convaincu, qu'il mêle aux dires des autres des affirmations émanant de lui-même dans d'autres chapitres, en particulier sur l'imagination ou les esprits :

Quant à sa façon d'opérer, Biarmann, dans son oraison contre Bodin, l'explique fort bien. « Il commence d'abord par l'imagination et l'ébranle avec tant de force qu'aucune raison ne peut lui résister ; il ébranle l'imagination au moyen des humeurs [...] ». (I, 193)

Ailleurs « la mélancolie est due à l'action du démon » ou « cette maladie est spécifiquement provoquée par le diable et par lui seul » (I, 329 *sq.*). Dans la Digression sur les diables, Burton nous rapporte quantité d'exemples « prodigieux » concernant les mélancoliques victimes de ce diable, ou de ses puissants suppôts, sorcières et magiciens. Il expose longuement les neuf catégories de mauvais esprits dénombrés par « les scolastes et les théologiens » (I, 181) et nomme leurs princes, Belzébuth, Bélial, Asmodée [...] et leurs spécialités. (I, 179 *sq.*) Puis, au milieu d'un paragraphe qui commence par les mots « Ils sont mortels », apparaît soudain la position orthodoxe de notre Anatomiste :

Mais ces paradoxes concernant leur pouvoir, corporalité, mortalité, métamorphoses, passages d'un corps à l'autre et copulations charnelles sont abondamment récusés par Zanchi, Pereira, Tostado Ribero, Thomas d'Aquin, Saint Augustin, Wier, Thomas Érastot, Del Rio, Sébastien Michaelis, Dr. Reinolds. [...] Ils ne sont que pures illusions et impostures. (I, 179)

C'est manifestement du haut de sa chaire anglicane qu'il s'exprime à ce moment-là. Par ailleurs quand il aborde, au beau milieu de sa digression sur les diables, ceux d'entre eux qui concernent au premier chef son sujet, la mélancolie et sa variante religieuse, il nous dit :

Nous allons maintenant parler exclusivement, brièvement, des Esprits ou Démons sublunaires ; pour les autres, nos théologiens affirment que le Diable n'avait aucun pouvoir sur les astres et les cieux [...]. Il s'agit là de fictions poétiques. (I, 183)

L'imparfait signifie-t-il que le diable a ce pouvoir au moment où l'auteur écrit son *Anatomie* ? Les démons sublunaires « sont confinés jusqu'au jour du jugement dernier dans ce monde sublunaire et ne peuvent agir au-delà des quatre Éléments, et ce dans la mesure ou Dieu le leur permet » (I, 183). Burton reproduit ensuite et développe la classification de Psellos en « démons ardents, aériens, terrestres, aqueux, souterrains &c. » (I, 183-184). Entre parenthèses ou dans des incises, l'Anatomiste nous confirme sa croyance en ces démons : « Guillaume Postel s'en est servi comme argument (et c'en est réellement un) » (I, 184). Pour ce qui des esprits aériens ou éthérés « qui causent beaucoup de tempêtes, coups de tonnerre, éclairs, fendent les chênes en deux, mettent le feu aux clochers et maisons [...], font pleuvoir des pierres, de la laine, des grenouilles » (on se croirait dans *La Tempête* de Shakespeare), et plus particulièrement ceux qui « provoquent de soudains tourbillons d'air et des orages tempétueux », Burton déclare : « Bien que nos météorologistes les attribuent à des causes naturelles, je souscris à l'avis

de Bodin (*Theat. Nat.*, lib. 2) : ils sont plus souvent causés par ces esprits aériens dans leurs résidences respectives » (I, 184).

Que l'humeur mélancolique soit le terrain de prédilection et l'occasion la plus favorable pour l'immixtion secrète du diable dans le corps et l'âme d'un humain qu'il va pousser au désespoir ne fait donc pas de doute pour l'auteur de l'*Anatomie*. Que le diable ne puisse intervenir qu'avec la permission de Dieu et que donc diable et Dieu s'associent pour tenter ou punir les humains est semblablement indubitable. Les voies de Dieu sont impénétrables : ceux qui sont tentés, avec sa permission, sont aussi souvent des humains pieux, consciencieux, peut-être trop, adonnés à la solitude, au jeûne (prescrit par les Pères de l'Église « avec immodération parfois » note Calvin, III, 360), et pas assez à de saines récréations : « Lavater [...] fait de la solitude une cause principale de telles apparitions, spectres ; personne d'aussi mélancolique, dit-il, que les Moines et les Ermites, la mélancolie bain du diable [...] » (III, 361). On pense aux innombrables tentations de saint Antoine que continuent à représenter les peintres de la Renaissance. Les victimes peuvent être également des gens très perturbés, et même rendus fous, poussés au désespoir par les querelles théologiques qui agitent l'Angleterre sous les Stuart. Un excès de curiosité est néfaste. Elle l'était pour Burton et l'Église établie, comme pour Paul, Augustin, Érasme ou Ambroise Paré :

Cette furieuse curiosité, ces spéculations inutiles, cette infructueuse méditation à propos de l'Élection, la réprobation, le libre arbitre, la grâce, les passages de l'Écriture qui sont compris de manière absurde, tout cela continue à tourmenter et à crucifier l'âme de trop de gens, et à faire s'étriper le monde. (III, 436)

L'enfer est pavé des bonnes intentions ou de l'excès de zèle de prédicateurs trop stricts qui interprètent la Bible de façon trop littérale, ou biaisée, de ceux qui prétendent percer les secrets de Dieu :

Ils veulent en savoir plus que Dieu ne révèle par sa Parole, plus que la capacité humaine ou l'ignorance peuvent appréhender, interrogeant de façon trop importune ce qui est révélé, les mystères, cérémonies, observation de sabbats, lois, devoirs &c. [...] et tant d'autres questions que disputent les casuistes, qu'abordent les scolastes, que beaucoup interprètent de travers, de manière erronée, s'appliquent à eux-mêmes à leur grand péril, ce qui les pousse à tomber dans ce gouffre. (III, 414)

Ceci nous ramène à ma toute première citation sur le hasard, la providence et Christophe Colomb. Le mot providence est peu présent dans l'*Anatomie*. Il est clair, cependant, que la volonté révélée de Dieu *est* la providence. C'est précisé-

ment dans la « Digression sur l'air » qu'elle s'affirme le plus, du moins en creux. Une page entière est consacrée aux insensés qui la nient (II, 57). Des présomptueux (il s'agit ici des astronomes et mathématiciens dont il suit pourtant avec constance et fascination les hypothèses cosmologiques), Burton dit :

[...] comme le rérameur perce deux trous en essayant d'en réparer un, celui-ci corrige les erreurs de ceux-là et fait pire lui même. En attendant, le Monde est secoué par eux dans une couverture, ils font rebondir la Terre comme une balle, l'immobilisent ou la relancent à plaisir. (II, 55)

Dans la « branloire pérenne » de Montaigne, ou tels les balles de tennis qu'ils sont, les humains aussi sont très secoués. Dieu, sa providence, la prédestination, le diable, le hasard et toutes les controverses visitées par Robert Burton leur donnent le vertige :

Mais oh là ! Je vais trop loin. On ne me voit plus, j'ai tant cheminé que j'en ai la tête qui tourne ; j'aurais pourtant pu aller encore plus loin ; mais je ne suis qu'un enfant, et bien incapable de m'enfoncer dans ces profondeurs [...]. (II, 57)

Ce vertige qu'inspirent à Burton cosmographes, astronomes et géographes s'applique aussi dans le cas de la religion.

Celui dont l'épithaphe, composée par lui-même, se réfère à la mélancolie qui lui « a donné et pris la vie » attend que « Dieu quand il le jugera bon, révèle ses mystères aux mortels et soulève enfin un coin du voile » (II, 57). L'Anatomiste de cette mélancolie nous invite à prendre patience, à ne jamais être oisif, à prier et à nous défendre pied à pied contre nos inclinations dues à la bile noire et aux astres, ainsi qu'aux mauvais conseillers politiques ou religieux pour que, trouvant en nous une résistance suffisante, le diable ne puisse prendre son bain favori. Cependant, il reste jusqu'au bout hanté et fasciné par les convictions disparates des hommes et ce qui peut sembler à leur raison imparfaite une contradiction divine.

Mes conclusions concernant la mélancolie religieuse de Robert Burton tiennent compte de l'évolution de l'*Anatomie* à travers ses différentes éditions. Elles s'écartent de celles de mes prédécesseurs, dont je cite les principaux dans une bibliographie très succincte, en insistant sur la part toujours prépondérante du diable, mais aussi sur les doutes grandissants de l'auteur et sa réticence de plus en plus affirmée à se laisser enfermer dans un système de pensée quel qu'il soit.

Marie-Hélène Besnault, CESR - Université François-Rabelais, Tours

Bibliographie

Édition de référence :

Burton, Robert, *The Anatomy of Melancholy*, éd. par N. K. Kiessling, T. C. Faulkner et R. L. Blair, avec une introduction de J. B. Bamborough, Oxford, Clarendon, 1994, 3 vol.

Traduction française :

Burton, Robert, *Anatomie de la mélancolie*, trad. Bernard Hoepffner et Catherine Godraux, préf. de J. Starobinski, postface de J. Pigeaud, Paris, José Corti, rééd. 2004, 2 vol.

Études principales sur l'*Anatomie de la mélancolie* :

Babb, Lawrence, *Sanity in Bedlam : a study of Robert Burton's Anatomy of Melancholy*, Michigan, Michigan State University Press, 1959.

Simon, Jean Robert, *Robert Burton (1577-1640) et l'Anatomie de la Mélancolie*, Paris, Didier, 1964.

